



Sous la direction de

**Dominique Chevé | Cheikh Tidiane Wane | Marianne Barthélémy
Abdoul Wahid Kane | Ibrahima Sow**

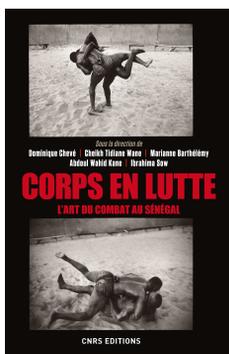
CORPS EN LUTTE

L'ART DU COMBAT AU SÉNÉGAL



CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur



La lutte est omniprésente au Sénégal, et son histoire prend ses sources dans le passé factuel et mythique de ce pays. Rite célébrant la fin des récoltes, fête villageoise, elle permet de mesurer le courage, l'adresse, la loyauté, la force des hommes-guerriers tout en participant à l'éducation du jeune lutteur : respect d'autrui, connaissance des différentes strates de la société, obéissance aux normes.

La lutte sénégalaise est un spectacle autant qu'un sport, mêlant chants, danses et acrobaties, déclamations et musiques au crépuscule, appels des tambours et rituels magiques.   l'instar du Sum  japonais, elle est une compétition mais aussi une pratique esthétique, poétique, un art de l'expression corporelle, qui met en œuvre tout un système symbolique, social, mystique.

Nourri d'études de terrain, d'observations et de rencontres avec les acteurs de la lutte, cet ouvrage, dirigé par Dominique Chevé, anthropologue, est le premier ouvrage de nature scientifique à s'intéresser à un art ancestral devenu un sport national.

Corps en lutte

Sous la direction de
Dominique Chevé
Cheikh Tidiane Wane
Marianne Barthélémy
Abdoul Wahid Kane
Ibrahima Sow

Corps en lutte

L'art du combat au Sénégal

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Collection « Corps »
dirigée par Gilles Boëtsch

Dans la même collection

Fanny Soum-Pouyalet, *Le Corps, la Voix, le Voile. Cheikhat marocaines*, 2007.
Bernard Andrieu, *Bronzage. Une petite histoire du Soleil et de la peau*, 2008.
Sous la direction de Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch et Dominique Chevé, *Corps et Couleurs*, 2008.

Sous la direction de Jean-PierreAlbert, Bernard Andrieu, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch et Dominique Chevé, *Coloris Corpus*, 2008.

Sous la direction de Bernard Andrieu, Gilles Boëtsch, David Le Breton et Nadine Pomarède, *La Peau. Enjeu de société*, 2008.

Sous la direction de Christian Benoît, Gilles Boëtsch, Antoine Champeaux, Éric Deroo, *Le sacrifice du soldat*, 2009.

Sous la direction de Gilles Boëtsch, Dominique Chevé, Hélène Claudot-Hawad, *Décors des corps*, 2010.

Sous la direction de Gilles Boëtsch, David Le Breton, Nadine Pomarède, Georges Vigarello et Bernard Andrieu, *La Belle apparence*, 2010.

Jérôme Thomas, *Embellir le corps. Les parures corporelles amérindiennes du XVI^e au XVIII^e siècle (Antilles, Amérique centrale, Amérique du Sud)*, 2011.

Sous la direction de Gilles Boëtsch. Federica Tamarozzi, *Morceaux exquis*, 2011.

Sous la direction de Gilles Boëtsch, David Le Breton, Nadine Pomarède, Georges Vigarello et Bernard Andrieu, *Corps en formes*, 2013.

ADES | UMR
7268



Sommaire

Prologue, <i>Oumar Ndao</i>	9
Préface, <i>Gilles Boëtsch</i>	11
Entretien croisé avec Alioune Sarr et Ibrahima Sarr, <i>Cheikh Tidiane Wane et Dominique Chevé</i>	13
Un parcours personnel entre pratique traditionnelle et discipline olympique, <i>Frédéric Rubio</i>	37
Introduction	
« La lutte : pratique sportive, phénomène socioculturel, prisme des croyances », <i>Dominique Chevé, Cheikh Tidiane Wane, Marianne Barthélémy, Abdoul Wahid Kane, Ibrahima Sow</i>	51

Première partie

Lutte en jeu et enjeux de la lutte au Sénégal, <i>Kane A. W., Wane C. T.</i>	63
Techniques corporelles et différences ethnoculturelles dans la lutte sénégalaise, <i>Cheikh Tidiane Wane</i>	89
De graisse et de muscle : la corpulence ostentatoire en Afrique rurale, <i>Alain Froment</i>	119
�curies et écoles de lutte à Dakar : analyse et perspectives, <i>Ibrahima Wane</i>	127

Deuxième partie

Lutte, art et affaires : les scènes de l'arène sénégalaise, <i>Ibrahima Wane</i>	141
Violences et luttes au Sénégal : réflexion sociologique sur la violence réelle et symbolique dans l'arène, <i>Fatou Dame Loum</i>	153

Par-delà le <i>bul faale</i> , la lutte continue ! La lutte sénégalaise comme vecteur de mobilisation identitaire et d'une subjectivation générationnelle décalée, <i>Jean-François Havard</i>	163
La lutte avec frappe saisie par le droit, <i>Moustapha Kamara</i>	177

Troisième partie

Le maraboutage dans la lutte sénégalaise, <i>Ibrahima Sow</i>	189
L'auto-louange dans la lutte sénégalaise ou quand le panégyrisé se substitue au panégyriste, <i>Abdoulaye Keïta</i>	213
Corps construits, corps investis, corps effigies : être lutteur à Dakar, <i>Dominique Chevé</i>	229

ENTRETIENS

Entretien avec Manga 2, <i>Cheikh Tidiane Wane et Dominique Chevé</i>	259
Paroles de lutteurs à partir des entretiens, <i>A. Ndione, J. Faye et D. Chevé</i>	273
Entretien avec Khalifa Sow, <i>Dominique Chevé</i>	293
Entretien avec Thierno Kâ, <i>Dominique Chevé</i>	307
Entretien avec Didier Favori, <i>Dominique Chevé</i>	311
Entretien avec Ibnou Diop, <i>Abdoul Wahid Kane</i>	319
Entretien avec Abdarahmane Dia, <i>Dominique Chevé</i>	331
Entretien avec Khady Diouf Yerwago, <i>Macodou Ndiaye</i>	339
Entretien avec un promoteur, <i>Cheikh Tidiane Wane</i>	343
Glossaire	349
Bibliographie générale	355
Notices auteurs	371
Remerciements.....	377

Prologue

Oumar Ndao

La minute d'incertitude...

L'impréparation peut défaire, dit l'adage (« *Lu la bet mèn la* »).

La lutte est, avant toute autre chose, un art de l'approche et de la prévenance. Avant que dans l'arène son entrée ne soulève des clameurs, le lutteur doit d'abord se livrer à une appropriation mentale de l'espace où il vient d'arriver, avant de se lancer, exactement comme pour tous les spectacles vivants, dans le silence de ses propres coulisses intérieures. Non, on ne devrait pas parler d'entrée : le lutteur doit advenir, on doit assister à une apparition, à son surgissement félin, regard de prédateur et humilité du croyant. Il doit créer et entretenir un mouvement double qui éloigne des forces, qui en rapproche d'autres. Il se met alors à récapituler, dans cet espace intermédiaire qui est juste la porte de l'arène, en ce temps frontière. Il a quitté un autel domestique, il devra en reconstruire un dans l'arène... « vestiaire », en français ? Plus que cela, le cumikaay est l'enclos où se déshabiller plus tard, mais surtout où rendre le corps étanche contre toute forme d'adversité.

La première minute dans l'arène doit être cet instant de reconstruction, une recomposition ontologique sous couvert de la pensée miraculaire. Tout devient alors forcément incertain, alors qu'on est venu pour triompher. Le lutteur ne s'est pas encore élancé ; nous sommes toujours dans la première minute de sa présence en ces lieux hantés par les démons et jonchés de maléfices qu'il faudra enjamber pour arriver à l'adversaire. Le lutteur sait que, dès son premier pas, il sera jugé : sa préparation suffisante ou non, sa forme bien entretenue ou bien son

corps à l'abandon, sa résistance mystique dense suffisamment ou son esprit faible, capturé, sa force vitale sous l'éteignoir, etc. Il faudra (se) rassurer mais comment lorsque le destin ne nous appartient plus ?

Il existe tant de fragilités dans l'antre des colosses et cela aussi, un autre adage le dit : « *Bëre reen u ñambi la* », la lutte est une racine d'igname, si longue, si fine par certains segments, boursouflée en d'autres, se cassant on ne sait jamais à quel moment, ni à quel endroit.

Nous voudrions saluer la mémoire d'Oumar Ndao, Professeur à l'UCAD, poète et dramaturge, qui nous a quittés il y a quelques mois. Que sa grande qualité, tant intellectuelle qu'humaine, que son approche poétique et passionnée de la lutte, que son soutien éclairé et sa confiance en notre travail, soient ici remerciés.

Préface

Gilles Boëtsch

Alors qu'aujourd'hui, la lutte enflamme les passions au Sénégal, que le public remplit les stades et que les émissions sont très suivies à la télévision, que cette activité sportive, en se professionnalisant, génère des millions de francs CFA, très peu d'études de sciences humaines et sociales comme de physiologie ou de science du sport en ont fait l'objet de leur intérêt scientifique. Pourtant, comme le montrent les auteurs de cet ouvrage, la lutte est une des pratiques sportives les plus anciennes au Sénégal en particulier, comme en Afrique.

Les corps qui y participent doivent posséder un certain nombre de caractéristiques : tout d'abord être forts et puissants, puis être contrôlés pour respecter les règles sportives indispensables dans l'espace de l'arène. Ceci est universel pour les sociétés pratiquant les sports de combat. Mais des différences apparaissent dans la constitution morphologique des lutteurs ; ainsi chez le lutteur sénégalais comme chez le Sumo, la puissance réside dans l'aspect massif du corps qui contraste avec le corps du lutteur grec antique représenté par le doryphore de Polyclète, qui n'est ni maigre, ni gros mais dont la musculature révèle la force tranquille dans l'harmonie.

Le corps du lutteur sénégalais, c'est tout à la fois le dressage, l'enseignement, l'entraînement, le contrôle de l'alimentation et de la sexualité, les constructions physique et mentale, les mises à l'épreuve régulières ; le corps doit contrôler sa force par la technique et la volonté pour atteindre la puissance pouvant mener à la victoire et à la gloire. Le corps du lutteur est également l'expression de normes culturelles associées aux représentations

sociales de la force et du combat comme de l'honneur. Dans l'arène, en pleine lumière, sans dissimulation possible, c'est un corps exposé au regard de tous. Il s'agit d'un jeu solaire, sacré, comme l'étaient les jeux du cirque antique. La lutte est immergée dans de nombreux rituels censés donner puissance et courage aux lutteurs, en particulier dans des rituels visant à conjurer le mauvais sort que les concurrents du combattant pourraient utiliser contre lui car la victoire réside autant dans la force, dans l'adresse que dans la spiritualité.

La lutte sénégalaise est aussi un spectacle sportif pour initiés qui sont capables de lire l'ensemble des codes qui participent au rituel. Le combat ritualisé permet d'atteindre une forme de pureté et de sacralité au travers de la violence du lutteur. Comme il s'agit d'une épreuve à la fois physique, technique et psychique, la chute à terre signifie la défaite... Le lutteur devient, en un sens, la victime des défaillances physiques comme morales ou mystiques qui l'ont empêché d'être vainqueur. Le public juge alors la qualité morale du combattant vainqueur, devenu ce héros qui doit toujours être dans la bienséance sportive au combat.

Ces caractéristiques et cette complexité se devaient d'être étudiées dans une perspective scientifique pluridisciplinaire qui trouve dans cet ouvrage sa concrétisation, fruit du projet franco-sénégalais « Corps en lutte au Sénégal », dirigé par Dominique Chevé et soutenu par l'UMR 7268 et l'UMI 3189 du CNRS.

Entretien croisé avec Alioune Sarr et Ibrahima Sarr

Cheikh Tidiane Wane et Dominique Chevé

Alioune Sarr et Ibrahima Sarr sont des personnalités essentielles du monde de la lutte, non seulement au Sénégal mais plus largement reconnus dans toutes les institutions sportives qui concernent la lutte africaine et la lutte olympique.

Cet entretien a été effectué le lundi 29 juillet 2013, dans l'après-midi, dans le bureau du Dr Alioune Sarr à la Clinique Pasteur, au quartier du Plateau   Dakar. Nous avons opté pour un entretien croisé tant les mêmes thèmes, les mêmes problématiques les concernant tous deux et tant leur équipage, leur compagnonnage sont évidents, tant leurs parcours ensemble au cœur du Comité national de Gestion de la lutte sont solidaires.

Le Dr Alioune Sarr est n  à Fatick (Kaolack) dans le milieu s r re, un milieu où la lutte occupe une place privilégiée. Médecin spécialiste du sport, il a géré les équipes nationales du Sénégal, toutes disciplines confondues de 1975 à 1981 et il a été à l'origine, avec quelques autres personnes, de la première association de Médecine du Sport. Il est président du CNGL depuis 1994.

Ibrahima Sarr est également originaire de la région de Fatick. Surnommé par Alioune Sarr et bien d'autres acteurs de la lutte « monsieur Textes », il constitue une véritable mémoire vivante de cette pratique au Sénégal. Il est Administrateur du Centre FILA Afrique au Sénégal et sert les institutions sportives de lutte de son pays depuis 1983, année où François Bopp, ministre de la Jeunesse et du Sport de l'époque l'avait nommé secrétaire général permanent du Comité national de Lutte.

L'entretien a duré une heure quarante-cinq, suivi d'une discussion très libre et passionnante.

Cheikh Tidiane Wane : Vous êtes tous deux à la tête du Comité national de Gestion de la Lutte depuis 1994. Avec le recul, quelle analyse faites-vous de la lutte au Sénégal et de vos actions ?

Alioune Sarr : Peut-être faut-il se demander tout d'abord comment on en est arrivé là, en tant que responsables. En mars 1994, il y avait quelques difficultés dans le milieu de la lutte et le ministre Ousmane Paye m'a demandé de prendre la tête du CNG au Sénégal avec une équipe ; au cœur de celle-ci, un élément moteur, essentiel, un certain Ibrahima Sarr comme directeur administratif qui était impliqué et avait beaucoup travaillé, était déjà dans le milieu de la lutte depuis 1983, il avait donc déjà vu passer beaucoup de choses... Nous avons une mission : redynamiser la lutte sous toutes ses formes, lutte traditionnelle avec frappe (LAF), lutte traditionnelle sans frappe (LSF), lutte olympique (LO), dans ses deux branches, la lutte gréco-romaine et la lutte libre. Nous avons posé un diagnostic le plus précis et objectif possible pour un traitement de qualité. Nous avons mis en place avec la direction technique nationale un plan sur dix ans, pour remonter les différentes formes de lutte avec toutes les composantes, avec une réflexion sur tous les profils, le profil du lutteur, du manager, de l'écurie, de l'école de lutte. Qui doit faire quoi, qui encadre quoi, etc. C'est ce travail que nous avons mis en place depuis vingt ans. Résultat : la lutte sénégalaise est en train de connaître un « boom » extraordinaire, est-ce une « bulle » ou une réalité ? Seul l'avenir nous le dira.

La lutte avec frappe, certes la plus médiatisée mais pas la plus populaire, est en train d'exploser, elle dépasse les frontières, nous venons de vivre Bercy¹, mais il y a des manifestations en Italie,

1. Le samedi 8 juin 2013 dans la soirée à Bercy (Paris) a été organisée une grande manifestation par le promoteur Amadou Badiane, notamment où se sont affrontés Baboye (Balla Bèye chef de file de l'écurie *Hal Pulaar*, dit « Mbaroodi » qui signifie lion en langue peule) et Bombardier (Sérigne Dia de Mbour). Ce dernier a pris sa revanche sur un précédent combat à Thiès où il avait été battu par Baboye le 16 avril 2006. Bombardier en effet a terrassé son adversaire en 35 secondes. Les

en Espagne, je viens d'apprendre qu'il y aura un combat l'an prochain dans l'un de ces deux pays (journal d'aujourd'hui).

Dans la lutte traditionnelle sans frappe, avec l'appui de la CEDEAO qui a fait de la lutte le sport de la communauté pour faciliter l'intégration des peuples, nous avons déjà organisé 9 tournois à Niamey, 6 à Dakar, et on vient de démarrer timidement un tournoi à Banjul appelé « Tournoi des 4 Grands » alors qu'à Dakar et à Niamey nous avons sur les 15 pays 13 présents au minimum.

La lutte olympique est plus difficile à mobiliser, bien que sur le plan international le Sénégal tire son épingle du jeu, puisqu'au dernier championnat d'Afrique, nous avons été premier chez les filles, nous avons une médaille d'or chez les garçons et une médaille de bronze et chez les juniors nous n'avions qu'une seule fille et elle a obtenu la médaille d'or.

En lutte traditionnelle africaine nous avons été champions d'Afrique en 2007 et 2011 et au tournoi de la CEDEAO sur les participations du Sénégal je pense que nous avons actuellement perdu 2 tournois, un à Niamey et un à Dakar, mais sinon sur les 5 ou 6 tournois, à Niamey, on n'en a perdu qu'un seul. Et nous venons de gagner le tournoi de Banjul. À l'intérieur du Sénégal, de façon précise, nous vous donnerons les statistiques du nombre de manifestations de lutte avec frappe par an, de lutte traditionnelle sans frappe et ce que nous faisons au niveau de la lutte.

ponds respectifs des lutteurs en 2013 sont de 140 kg pour Bombardier et d'environ 100 kg pour Baboye. Alioune Sarr évoque cette question des catégories de poids en fin d'entretien, justement en évoquant le précédent combat de Thiès en 2006. Le promoteur de Bercy avait déclaré vouloir transformer ce stade mythique en une véritable arène de lutte sénégalaise. Il s'agit donc de la première exportation dans un grand stade hors du Sénégal de la lutte sénégalaise avec frappe. Si l'arène de sable était dressée au cœur de la salle, il s'agissait bien d'une salle, couverte donc. Pour autant, le spectacle a déplacé non seulement l'animateur sénégalais Boubacar Diallo dit « Boobs », mais également l'arsenal mystique, les tambours accompagnés des chanteuses traditionnelles, mais également des chanteurs sénégalais tels que Viviane, Pape Ndiaye Tiopet et Gris Bordeaux, lutteur mythique de Fass, accueilli en grande pompe et faisant un discours... Bref, un véritable show auquel les fans des lutteurs qui avaient pu faire le déplacement et la diaspora sénégalaise parisienne notamment des femmes ont assisté.

C. T. W. : Monsieur Ibrahima Sarr, tout à l'heure Alioune Sarr a parlé de « boom » de la lutte, comment expliquez-vous celui-ci ? Notamment le développement, la sportivisation et également la médiatisation de la lutte

Ibrahima Sarr : Je voudrais revenir sur ce boom de la lutte dont le président a parlé tantôt, et les raisons qui ont fait que les autorités ont jugé nécessaire de mettre en place ce CNG de Lutte en 1994. C'est important parce que le ministre Ousmane Paye avait constaté les limites de la réforme introduite en 1990 par son prédécesseur, Abdoulaye Makhtar Diop consistant à instaurer une dualité dans la gestion de la lutte avec la création de 2 comités : un Comité d'Administration et de Contrôle de la Lutte avec Frappe et un Comité national Provisoire chargé de gérer la Lutte Amateur.

Le ministre, Ousmane Paye, a par conséquent, organisé une journée d'étude avec toutes les composantes de la lutte, qui, pour une meilleure organisation de la lutte, lui ont recommandé le retour à une gestion unitaire de la discipline. C'est ce qui a amené l'avènement du CNG qui a introduit une première innovation majeure : la licence/assurance qui n'existait pas avant parce que, les lutteurs, sous l'influence du mystique, rechignaient à déposer un dossier. Ils ne voulaient pas, par exemple, que leurs adversaires connaissent leurs vrais noms, etc. Le CNG a réussi à imposer cette licence. Cela a ainsi permis une quantification et par conséquent, une sportivisation. La deuxième innovation concerne la promotion des autres formes de lutte. Avant on était victime de ce que j'ai l'habitude d'appeler « l'impérialisme de la LAF ». Le CNG de Lutte a réussi à rendre visible la lutte sans frappe (LSF), la lutte olympique (LO) comme en témoigne la création du Centre International de Thiès par la Fédération internationale des Lutttes associées (FILA). Je pense que le « boom » ne concerne pas uniquement la lutte avec frappe (LAF) (la « sénégalaise » n'est-ce pas ?) mais également la LSF et la LO. Le CNG s'est évertué en plus, à mettre en place un programme de formation de cadres de proximité (initiateurs), comme de haut niveau (instructeurs). Ce sont là des éléments qui ont vraiment boosté le travail du CNG.

C. T. W. : Quelles conséquences ces transformations effectives ont-elles eues sur les plans socioculturel et sportif ?

I. S. : Sur le plan socioculturel, on se rend compte que le lutteur est mieux valorisé. Les lutteurs sont devenus aujourd'hui des références. Pour ce qui concerne l'aspect culturel, on note au niveau des associations de lutte une propension à revisiter les temps anciens et les traditions en faisant revivre les *bakks*. Cette revalorisation comporte malheureusement un aspect négatif au niveau de certains jeunes qui pensent que pour une réussite sociale rapide, on peut se passer de l'école ou de l'université en allant faire de la lutte et gagner des centaines de millions de francs CFA. D'un côté donc il y a revalorisation de notre patrimoine socioculturel, et de l'autre, une mauvaise interprétation qui risque d'impacter négativement sur l'avenir de notre jeunesse et le développement de notre pays.

Dominique Chevé : Cette question de la valorisation de l'image du lutteur est très intéressante. Lors d'un précédent entretien avec Cheikh Tidiane Wane, mais aussi dans la presse, vous avez, monsieur Alioune Sarr, fait référence à un proverbe wolof plutôt dévalorisant pour le lutteur. Il était parfois assimilé à un fou, cela revient dans plusieurs témoignages, et parfois même l'on constate des réticences à l'égard des lutteurs de la part de certaines femmes qui déclaraient ne pas vouloir épouser un lutteur, qu'en est-il aujourd'hui, le prestige n'a-t-il pas modifié cette perception ?

C. T. W. : Ce proverbe qui disait : « *Lu jigeen seyëdi seyëdi, mënë jur dof wala Mbër* » (« Rien n'est plus facile pour une femme, fut-elle mauvaise épouse, que de mettre au monde un fou ou un lutteur » ou encore « Aussi mauvaise épouse qu'elle puisse être, une femme peut toujours réussir à donner naissance à un fou ou à un lutteur ») est-il toujours d'actualité alors ?

A. S. : Je ne le pense plus, ce proverbe n'est plus d'actualité ! (*rires*) Pourquoi ? Vous savez, la lutte sénégalaise a la chance d'être un sport doublé d'une forte activité, d'une forte présence culturelle. Nous faisons partie des rares disciplines à être à la fois sport et culture. Vous trouvez à peu près la même dimension

chez les Japonais mais la culture n'est pas aussi présente qu'elle ne l'est ici dans les deux formes de lutte sénégalaise. En effet, selon cette citation, le lutteur n'était pas du tout valorisé et la lutte considérée comme un sport de dernière zone. Culturellement, ceux qui ont fait sociologie ou anthropologie seront sans doute mieux placés que moi pour le dire, le fait que tout le monde soit assis et qu'un colosse se met presque nu, se tienne devant ses « égaux », c'est comme dans la Rome antique, les jeux du cirque, avec les gladiateurs où l'aristocratie avait droit de vie ou de mort sur le vaincu par un simple geste... On pensait que le lutteur était un « sous-citoyen », parce qu'il se mettait torse nu et dans ses *bakks*, lui-même souvent disait : « je suis un fou. » Donc on peut dire que quand un homme apparemment sain de corps et d'esprit se met « presque à poil », excusez-moi le terme, et à dire : « je suis presque fou » on peut dire que c'était un peu dévalorisant d'être lutteur... Mais les repères de notre société ont changé par rapport à ce qui se passait avant. Il est vrai que le pêcheur, les « gens de la mer » comme on les appelle chez nous, ou les « gens de la terre », les cultivateurs, quand ils terminaient leur journée, vous savez, un homme a toujours besoin d'un moment pour évacuer le trop-plein de ses activités. Quand on travaille beaucoup on a besoin de se détendre et le premier geste c'était de se défouler... Et je pense que le sport le plus facile à pratiquer c'est la lutte. Un être humain, dès qu'il est debout, il se met à lutter, parce que dès que vous êtes debout, celui qui est en face de vous, vous le tirez vers le sol, quelles que soient maintenant sa zone, son origine, qu'elle soit blanche, bleue, jaune, tout ce que vous voulez... Tout enfant qui se lève, son premier geste c'est de lutter. Donc on luttait après les récoltes, en revenant avec les pirogues, sur la plage, et aujourd'hui, avec l'introduction de la méthode et de l'organisation et le fait de commencer à gagner de l'argent... Avant, c'était une simple lutte pour la reconnaissance sociale, une petite reconnaissance sociale, parce que quelqu'un de l'aristocratie vous avait sous son aile... Aujourd'hui que se passe-t-il ? Vous avez ces garçons, quelques-uns en fait de ces garçons, car ils ne sont pas nombreux, malheureusement sur peut-être 5 000 licenciés, il n'y en a qu'une dizaine, une vingtaine qui tirent leur épingle

du jeu. Comme disait un champion : « Nous voulons rouler en 4×4, nous voulons des maisons à étages, nous voulons nos costumes » ; et ça, pour quelqu'un qui n'a pas été à l'école, qui n'a pas de formation, je dirais qui n'a pas un cursus intellectuel, le chemin le plus court, c'est la revalorisation musculaire. Donc, le sport en général. Et ce n'est pas propre au Sénégal, dans les pays en voie de développement comme dans les pays développés, ce sont les minorités qui sont les plus grands athlètes... Je ne veux pas citer la Jamaïque, je ne veux pas citer la France, mais regardez les équipes de France, le Brésil, partout à travers le monde, les meilleurs aujourd'hui ce sont les enfants d'immigrés... Donc je pense que le sport est le chemin le plus court pour arriver à une revalorisation sociale. Rendez-vous compte, 150 000 euros, sur un combat de lutte, c'est énorme, les gens ont fait une carrière intellectuelle de haut niveau et n'ont pas pu ramasser cette somme à la fin de leur carrière, autant d'argent, et le répéter sur une dizaine de saisons ! L'argent est devenu un facteur de reconnaissance sociale, malheureusement ou heureusement, tel n'est pas le débat, et ces jeunes issus de milieux difficiles qui ont les mêmes conditions de vie par-là que ceux qui sont dans les quartiers dits chics, les riches, ça pose une réaction de l'environnement pour dire : « OK, je n'ai pas été à l'école mais je peux arriver au même niveau ! »

Et surtout quand on voit qu'aujourd'hui, ces « stars » de la lutte sont adulés par tous, mêmes les autorités, jusqu'au président de la République. Il les reçoit, il suffit qu'ils demandent une audience, le même jour ou le lendemain ils sont reçus alors que d'autres attendront longtemps. Et ça fait que dans la banlieue, malheureusement, toute cette jeunesse se dit : « nous avons un raccourci... » ; moi, je dis qu'on ne fait pas un pays uniquement avec des muscles, il faut le faire avec ses muscles et avec son cerveau, donc c'est peut-être le côté négatif de voir que, aujourd'hui, on entend à travers des interviews des jeunes dire : « J'ai arrêté mes études, ma formation professionnelle pour devenir lutteur ». Mais est-ce que ce lutteur-là sera champion ? Donc, forcément il y aura un déchet important et ce déchet, il faudra trouver des solutions parce que quelqu'un puissant physiquement, n'ayant pas de ressource pour vivre, il

ira forcément la chercher quelque part. C'est ce que disait le président Abdou Diouf, quand une fois, je crois que c'était à l'Assemblée française : « si vous ne venez pas vers nous, nous viendrons vers vous ». Les armes ne bloqueront pas. Quand quelqu'un a faim et qu'il sent l'odeur de l'aliment quelque part, il ira forcément, à quel prix ? De sa vie malheureusement !

C. T. W. : Et sur ce point, quelles sont aujourd'hui les difficultés auxquelles le CNGL est confronté, dans la gestion administrative et sportive de la lutte ?

A. S. : La première difficulté c'est que ce sport est devenu trop populaire, donc drainant énormément de monde et à tous les niveaux. Avant, pour aller à la lutte, il fallait être comme on disait, un « vernaculaire », c'est-à-dire un « enraciné », ça paraissait péjoratif. Je pense qu'aucun pays ne peut se développer s'il ne s'appuie pas sur sa culture. Quand on est déraciné on ne progresse pas. Le président Senghor disait : « Il faut s'enraciner avant de s'ouvrir ». Je pense que si on regarde le monde d'aujourd'hui, ceux qui sont en première ligne ce sont les pays où les gens sont bien enracinés, ont une identité culturelle et à partir d'elle s'ouvrir vers les autres. Donc, aujourd'hui, la première des difficultés que nous avons c'est que ce sport est devenu trop populaire ; avant, il te fallait une tenue traditionnelle pour aller dans l'arène, aujourd'hui, les gens arrivent en costume et cravate, et c'était un peu la caricature que l'on donnait au CNG, en 1994, parce que ça avait un peu commencé avant nous, mais rares sont les intellectuels en grand nombre qui étaient dans les écuries et écoles de lutte. Je me souviens, les anciens disaient : « Messieurs aux cravates, qu'est-ce que vous venez faire dans la lutte ? » et je leur répondais souvent : « nous sommes venus pour mettre une organisation » et ils me répondaient : « mais la lutte ne doit pas être organisée »... parce que, vous voyez, il y a eu même des théâtres, des scénarios pour montrer comment les organisateurs arrivaient à..., je ne veux pas utiliser le terme péjoratif..., à exploiter de façon éhontée les acteurs qu'étaient les lutteurs. Souvent ils venaient leur dire qu'ils allaient lutter pour une certaine somme, à l'arrivée ils ne payaient pas ces sommes, sous prétexte qu'ils n'avaient pas

Se blinder... pour vaincre, sans quoi force et puissance sont vaines	249
---	-----

ENTRETIENS

Entretien avec Manga 2, <i>Cheikh Tidiane Wane et Dominique Chevé</i>	259
Paroles de lutteurs à partir des entretiens, <i>A. Ndione, J. Faye et D. Chevé</i>	273
Entretien avec Khalifa Sow, <i>Dominique Chevé</i>	293
Entretien avec Thierno Kâ, <i>Dominique Chevé</i>	307
Entretien avec Didier Favori, <i>Dominique Chevé</i>	311
Entretien avec Ibnou Diop, <i>Abdoul Wahid Kane</i>	319
Entretien avec Abdarahmane Dia, <i>Dominique Chevé</i>	331
Entretien avec Khady Diouf Yerwago, <i>Macodou Ndiaye</i>	339
Entretien avec un promoteur, <i>Cheikh Tidiane Wane</i>	343
GLOSSAIRE	349
Bibliographie générale	355



Corps à corps, cliché Matar Ndour.